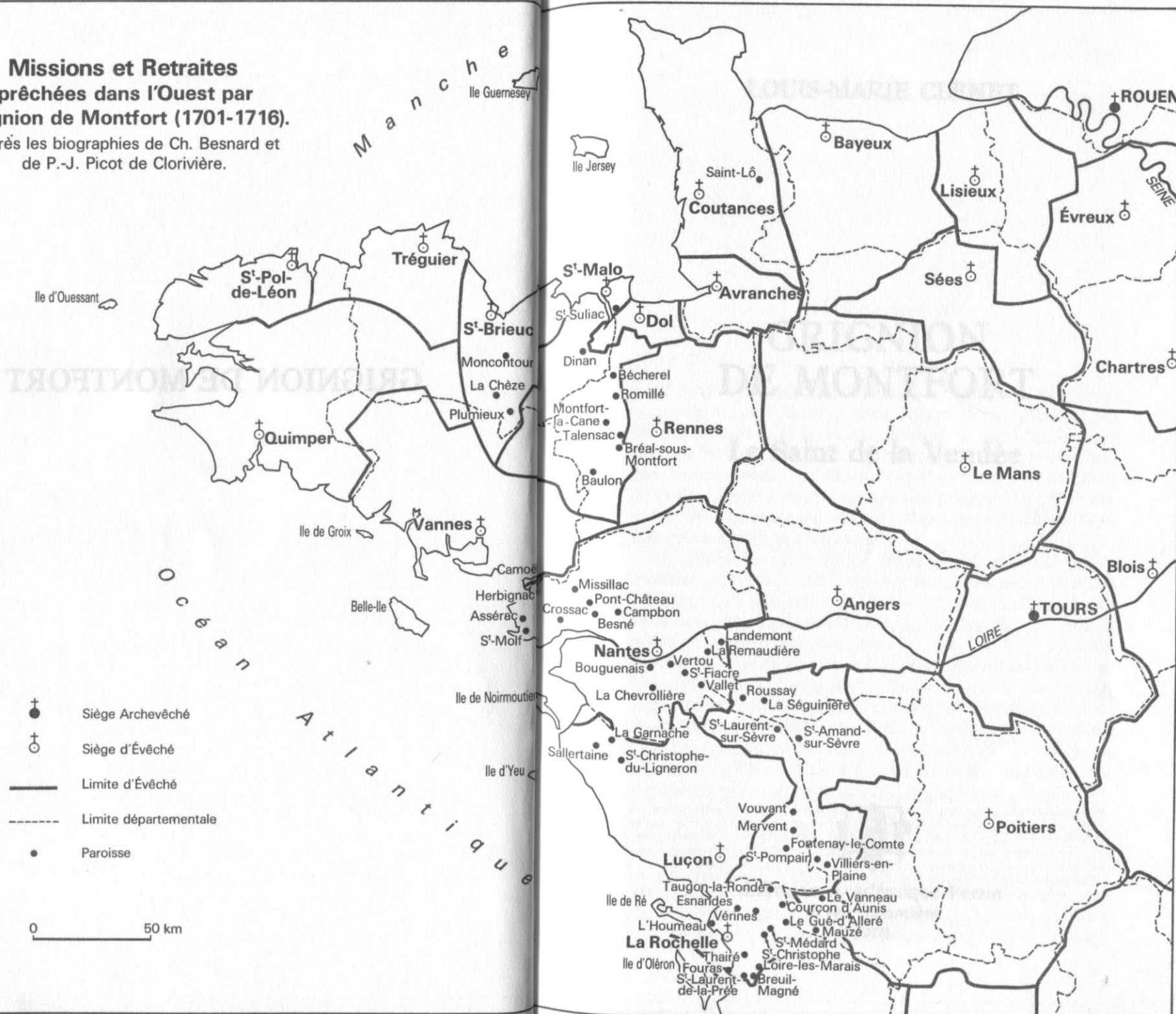


GRIGNION DE MONTFORT

d'après les biographies de Ch. Besnard et
de P.-J. Picot de Clorivière.

d'après les biographies de Ch. Besnard et
de P.-J. Picot de Clorivière.



LOUIS-MARIE CLENET

GRIGNION DE MONTFORT

Le Saint de la Vendée



Librairie Académique Perrin
8, rue Garancière
Paris

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faites sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa premier de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© Librairie Académique Perrin, 1988.
ISBN 2-262-00528-1

INTRODUCTION

En mars 1793, plusieurs régions de l'Ouest se soulèvent à quelques jours d'intervalles contre la Révolution : les Mauges angevines, le Marais breton, le pays de Retz, le Bocage vendéen, la Gâtine bressuiraise. Le foyer principal de l'insurrection s'étend de part et d'autre de la Sèvre Nantaise. Cette modeste rivière qui se jette dans la Loire, à Nantes, serpente au milieu de bocages et de collines boisées propices à l'isolement.

Au centre de cette zone insurgée, un modeste bourg vendéen, situé aux confins des trois anciennes provinces du Poitou, de l'Anjou et de la Bretagne, abrite le siège de deux congrégations religieuses, qu'on appelle communément à l'époque les mulotins, du nom de leur premier supérieur, le père Mulo, et les sœurs grises, en raison de leur robe de bure grise traînant à terre. Ce bourg, Saint-Laurent-sur-Sèvre, est à quelques lieues de Cholet, de Châtillon, de Clisson et de Montaigu, autant de petites villes où, dès les premiers jours de mars 1793, lorsqu'on apprend le rétablissement de la milice, les patriotes sont massacrés et leurs biens pillés.

Cette rébellion ne constitue pas une surprise pour les jacobins qui dénonçaient violemment les prêtres comme les ennemis de la Révolution et les accusaient d'égarer les « habitants des campagnes » restés ignorants et superstitieux. Les signes avant-coureurs s'étaient manifestés dès le printemps 1791, lorsque l'administration avait commencé à appliquer la Constitution civile du clergé.

Et, par réaction, s'étaient constitués, dans les départements, des « Sociétés des amis de la constitution », nom que se donnaient les clubs de Jacobins. Les plus ardents des patriotes s'y étaient inscrits : La Révellière-Lépeaux en Maine-et-Loire, Mercier du Rocher en Vendée, Villers en Loire-Inférieure. Ces prosélytes de la Révolution reprochaient partout aux directoires des départements leur mollesse, leur lenteur dans l'application des mesures votées par l'Assemblée constituante à Paris.

En août 1791, le général Dumouriez montre du doigt le foyer de rébellion, Saint-Laurent-sur-Sèvre : « Les missionnaires de Saint-Laurent sont dangereux », dit-il. Il stigmatise « leurs petites croix, leurs miracles, leur fanatisme ». Il tient un discours belliciste qui est le prolongement, sous une forme guerrière, du discours philosophique du XVIII^e siècle.

A la veille de la Révolution, les idées des philosophes ont gagné une partie importante des élites, mais la France est coupée en deux : un profond fossé sépare les milieux philosophes et mondains, qui ont rompu avec la religion populaire, et l'immense majorité du peuple resté superstitieux.

La rupture avec la religion est loin d'être consommée chez les élites : il s'agit plus souvent d'une rupture avec les formes que prenait le christianisme populaire, que d'une remise en cause globale de la religion. Jean-Jacques Rousseau demeure profondément déiste, mais la religion du Vicaire savoyard, qui servira de référence aux révolutionnaires, s'accommode mal des superstitions populaires et de la croyance aux miracles et aux prophéties de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Les salons du XVIII^e siècle se moquent des préjugés du peuple et de sa religion. Or, quand éclate la Révolution, le peuple demeure viscéralement attaché à ses croyances traditionnelles.

Cet attachement à ses croyances traditionnelles n'est pas toujours synonyme d'une adhésion au christianisme. En effet, on observe déjà une certaine tiédeur vis-à-vis du christianisme dans certaines régions, comme le Bassin parisien, où le peuple ne pratique presque plus. Ailleurs, les croyances traditionnelles se confondent et se mêlent

au dogme chrétien, plus ou moins assimilé. La religion n'est souvent qu'un vernis qui recouvre les vieilles superstitions restées enracinées, comme dans le Sud-Ouest.

Dans le Quercy, l'évêque de Cahors, Mgr de Nicolaï, avait décidé en 1786 d'interdire de faire sonner les cloches pour éloigner les orages. Il avait fait abolir, l'année précédente, les nombreuses fêtes votives qui donnaient lieu à toutes sortes d'abus¹. Or, que ne voit-on pas au moment de la Révolution ? Le palais épiscopal de Mercuès est envahi peu après la prise de la Bastille ; des hordes de paysans, mécontents de ces suppressions, lui demandent de rétablir ces usages.

La christianisation des campagnes françaises est, en effet, un phénomène relativement récent. Si le Moyen Âge a laissé une empreinte durable, les croyances chrétiennes se mêlent souvent aux légendes païennes.

Lorsque des missionnaires comme Michel Le Nobletz ou le père Maunoir pénètrent en Bretagne, au début du XVII^e siècle, ils sont stupéfaits devant la survivance des coutumes païennes.

« Il se trouvait des femmes en grand nombre, écrit Michel Le Nobletz, qui balayaient soigneusement la chapelle la plus proche de leur village et en ayant ramassé la poussière la jetaient en l'air, afin d'avoir le vent favorable pour le retour de leurs maris ou de leurs enfants en mer. Il y en avait d'autres qui prenaient les images de saints dans les mêmes chapelles et qui les menaçaient de toutes sortes de mauvais traitements s'ils ne leur accordaient pas le retour prompt et heureux des personnes qui leur étaient chères : et elles exécutaient en effet leurs menaces, fouettant ces saintes images ou les mettant à l'eau quand elles n'en obtenaient pas tout ce qu'elles prétendaient². »

La Contre-Réforme catholique, née du concile de Trente, est l'amorce d'un véritable *aggiornamento* de l'Église

1. Ordonnance, du 3 novembre 1785, datée de Mercuès, homologuée ensuite par le parlement de Toulouse.

2. Cité par Jean Delumeau, *Le Catholicisme entre Luther et Voltaire*, pp. 247-248.

de France, qui cherche à mettre fin à tous les abus de la

fin du Moyen Âge. Les missionnaires qui parcourent les campagnes veulent purifier le christianisme de toutes ces scories accumulées lors des siècles précédents. Mais l'on sait que, les missionnaires une fois partis, les croyances traditionnelles reprennent bien vite le dessus sur le message chrétien qu'ils viennent d'inculquer à leurs ouailles.

La foi a besoin d'être ravivée par une présence permanente du clergé, un quadrillage constant des populations, la multiplication des cérémonies religieuses et des associations permettant d'encadrer des pratiques religieuses régulières, qu'on appelait des confréries.

Les régions de l'Ouest qui se sont soulevées en mars 1793 ont bénéficié de cette présence assidue du clergé.

Les évêques français qui président aux destinées des diocèses de l'Ouest au XVIII^e siècle sont loin d'être tous des prélats mondains, attachés uniquement aux revenus qu'ils tirent de leurs évêchés; au contraire, la majorité d'entre eux manifestent le souci de développer la religion et d'encadrer la population.

Mgr de Champflour, évêque de La Rochelle, dont le diocèse couvre presque toutes les Mauges angevines, est un précurseur; il favorise la multiplication des confréries religieuses dans les paroisses et crée les premières écoles gratuites pour les enfants du peuple, garçons et filles.

Les séminaires de Nantes et Angers forment des prêtres dévoués à la cause religieuse selon les méthodes sulpiciennes. Ce sont souvent ces prêtres qui sont curés de paroisses dans les Mauges et en Vendée en 1789.

Surtout, un grand missionnaire a laissé ses traces dans toute la région des bords de Sèvre, foyer permanent de l'insurrection de 1793, c'est Louis-Marie Grignion de Montfort, qui prêchera dans toute cette région jusqu'à sa mort en 1716.

Son action évangélisatrice a été relayée par les curés de paroisse formés à la même école sulpicienne et par ses successeurs qui quadrillent ce territoire. D'ailleurs, les mulotins ne sont pas seuls à prêcher; les lazaristes d'Angers ou des jésuites prêchent aussi des missions dans la région en s'inspirant des mêmes méthodes.

Loin de nous l'idée d'attribuer au seul Grignion de

Montfort la responsabilité totale de l'insurrection de mars 1793. Mais Grignion de Montfort a laissé son empreinte, c'est-à-dire des traces bien nettes de son évangélisation dans les hommes et les institutions.

Le culte du saint s'est répandu dans toute la région. Les dévotions qu'il a développées, les confréries qu'il a créées lui ont survécu. Son héritage est resté vivant, grâce aux pèlerinages à la Vierge Marie qui rassemblent des milliers de personnes, des Mauges au Marais breton. Les miracles qu'on lui attribue concourent à enraciner son souvenir. Les témoignages de ses contemporains l'attestent. Son premier biographe n'est autre que le directeur du séminaire d'Angers.

On a oublié aujourd'hui l'influence qu'un saint pouvait exercer sur les populations d'autrefois. Un Vincent Ferrier en Bretagne déplaçait des milliers de personnes sur son passage; et sa légende a décuplé sa popularité. François Régis dans le Velay, Jean Eudes en Normandie ont aussi laissé leurs empreintes là où ils ont prêché.

Louis-Marie Grignion de Montfort est le dernier moine mendiant de cette lignée de grands prédicateurs qui précède d'aussi peu d'années la Révolution française. C'est aussi le plus vilipendé par les « gens du monde » qui lui reprochent les pratiques religieuses dévotives qu'il inculque aux populations.

Il n'y a pas à s'étonner que le XVIII^e siècle français ait engendré aussi peu de saints dans le calendrier grégorien. L'Église a beaucoup changé après le concile de Trente et son souci de ne pas donner prise aux croyances superstitieuses l'a conduite à être très circonspecte avant de canoniser un personnage pieux, sa vie fût-elle extraordinaire. Grignion de Montfort sera, lui-même, un personnage très contesté par l'Église de son temps.

Retracer pas à pas la vie de Louis-Marie Grignion de Montfort, c'est aussi montrer comment l'antagonisme fondamental qui éclate pendant la Révolution a ses origines lointaines dans les querelles qui se développent du vivant même du saint vendéen et, bien souvent, dans l'Ouest, autour de sa personne et des miracles qui lui sont attribués.

« Jamais homme n'a peut-être essuyé plus de contradic-

tions et n'a plus souffert, ayant été persécuté en tous temps et par toutes sortes de personnes », écrit le père de Préfontaine, jésuite, qui fut son confesseur¹.

Grignion de Montfort, tout au long de sa vie de missionnaire, affronte sans cesse les grands du monde, gens de la noblesse, gouverneurs militaires, parlementaires, évêques.

Son christianisme populaire est rejeté par une partie de l'Église. Grignion de Montfort enracine des pratiques religieuses qui seront successivement critiquées par les jansénistes, puis par Jean-Jacques Rousseau et les philosophes, enfin par la majorité des constituants.

Alors que Michelet, en écrivant : « Le prêtre, voilà l'ennemi ! » désignait clairement, dans les membres du clergé, les responsables de l'insurrection de mars 1793, certains ouvrages contemporains consacrés à la Vendée négligent ou ignorent le poids historique du facteur religieux. Ils voient bien qu'il a été, avec la conscription, une des causes directes de l'insurrection mais ils n'en cherchent pas l'explication dans un passé plus lointain.

Un simple coup d'œil sur la carte des lieux où Grignion de Montfort et ses successeurs, les mulotins, ont prêché montre que ces paroisses sont bien celles qui se soulèvent en mars 1793 : paroisses du Marais breton, du pays de Retz, des Mauges angevines, du Bressuirais et du nord du Bocage vendéen. Cette coïncidence est trop troublante pour être ignorée ou rejetée. La religion ne suffit peut-être pas à expliquer l'insurrection de 1793 et les historiens sont en droit de s'interroger. Mais encore faut-il connaître tous les éléments du dossier avant de reléguer la religion au rang des accessoires de grenier.

Puisse cet ouvrage contribuer modestement à apporter enfin des connaissances qui faisaient défaut jusqu'à présent pour comprendre les mentalités populaires dans cette région au XVIII^e siècle !

En tirant de l'ombre Louis-Marie Grignion de Montfort,

1. Grandet, *Vie de messire Louis-Marie Grignion de Montfort*, p. 450.

puisse-t-il apporter de nouvelles lumières capables

d'éclairer notre compréhension des guerres de Vendée !

Le 7 septembre 1838, le pape Grégoire XVI décerne à Louis-Marie Grignion de Montfort le titre de vénérable. Le 29 septembre 1869, Pie IX proclame l'héroïcité de ses vertus. Le 22 janvier 1888, Léon XIII procède à sa béatification. Il ne sera canonisé par Pie XII que le 20 juillet 1947.